

La mondialisation, un mauvais film ?

Lors de la dernière édition du Festival de Locarno (64e festival en 2011), une violente polémique a éclaté après que Paulo BRANCO, producteur portugais et président du jury de ce distingué festival suisse, eut qualifié de *fasciste* un film documentaire intitulé *Vol spécial* et consacré à un centre de rétention administrative situé à Frambois, près de Genève.

Ce film (que nous n'avons pas vu) est l'œuvre du documentariste suisse Fernand MELGAR, il montre avec semble-t-il une apparente objectivité les méthodes qu'utilisent les surveillants de ce centre, qualifié de 5 étoiles, car beaucoup plus confortable que les centres français ou italiens du même type. Les clandestins y sont traités avec une certaine mansuétude, ils n'en sont pas moins expulsés par des « vols spéciaux » au cours desquels il arrive (c'est la conclusion du film) que des accidents mortels se produisent (étouffement etc.).

A l'appui de son accusation de *fascisme ordinaire*, BRANCO affirme que « *le réalisateur ne cesse d'adopter le point de vue de ces simples «exécutants», ces «gardiens humanistes» que l'on entend à longueur de film répéter leurs bonnes intentions et qui ne seraient que les victimes collatérales d'un système sur lequel on ne leur demandera jamais leur avis* »... Dans les colonnes du journal *Libération*, un bras de fer s'engage aussitôt : le critique Philippe AZOURY surenchérit en accusant MELGAR d'utiliser les ficelles démagogiques de la télé-réalité, contrairement à son collègue Edouard WAITROP, qui soutient MELGAR en invoquant les grands ancêtres du cinéma direct, PENNEBAKER ou LEACOCK. WAITROP explique qu'une posture objective ou clinique ne correspond pas forcément à un refus de juger : on peut livrer au spectateur une réalité brute, sans commentaire, sans artifices, tout en lui laissant la liberté de se faire une opinion en explorant les linéaments du récit, ses impasses, ses contradictions.

Cette controverse rappelle fortement celle qui avait été suscitée il y a quelques années par le documentaire d'Hubert SAUPER *Le cauchemar de Darwin* (2005). Dans ce film, on suivait la chaîne de production de la Perche du Nil en Tanzanie, chaîne qui des rivages du Lac Victoria aboutit dans nos supermarchés, où ce poisson se vend bien mieux que les produits issus des pêcheries françaises, qui sont beaucoup plus chers. Brutale dénonciation du libre-échange, ce film a obtenu un grand succès public mais a rapidement été mis en cause par des spécialistes, comme l'historien François GARÇON, qui ont mis en évidence de nombreuses approximations et invraisemblances, ainsi que des mensonges manifestes (la présence à Mwanza d'un trafic d'armes couplé avec l'exportation des poissons). Surtout, l'écriture de ce film lui a valu d'être lui aussi qualifié de fasciste, par le théoricien et cinéaste Jean-Louis COMOLLI : « *Cinq fois, dix fois, SAUPER pose la question : "Ces avions, à l'aller, que transportent-ils ?" Je suis prié de me poser la question que SAUPER impose à chacun ou presque de ses interlocuteurs et comme lui, de ne pas me satisfaire de leurs réponses invariablement négatives. En Europe, l'insinuation relève historiquement de l'extrême droite. Dits à demi, les énoncés sont complétés par le spectateur : le "découper selon le pointillé" ou le "suivez mon regard" appartiennent à l'arsenal propagandiste de Jean-Marie Le PEN. Le cinéma de propagande considère toujours son spectateur comme un attardé à qui il convient de faire la leçon plutôt deux fois qu'une.* »

Ces différents questionnements se rejoignent : ils mettent en question la **difficulté de donner une forme à la mondialisation et aux rapports violents qu'elle instaure**

dans nos sociétés. La brutalité administrative de la chasse aux clandestins rejoint les inégalités de masse qui résultent de la financiarisation du monde, qui impose unilatéralement aux populations, qu'elles vivent en démocratie ou non, des logiques macro-économiques toutes-puissantes.

Pour BRANCO et COMOLLI, la référence au fascisme s'impose : nous vivons dans un état de tension et de discordance qui légitime certaines des pratiques propres aux dictatures des années vingt et trente (culte du chef, séparation des pouvoirs altérée, journalisme entravé, exploitation sans limites des plus faibles, démagogie décomplexée du pouvoir, opposition fantomatique). Si bien que pour ces intellectuels passés par l'extrême-gauche, mêmes les films documentaires qui dénoncent cet état de fait deviennent suspects et entachés de démagogie alors qu'ils devraient être les vecteurs naturels de la contestation. D'ailleurs, dans une certaine mesure, ils se présentent comme tels. Comme si la société contemporaine produisait ses propres brûlots, à travers des films faussement engagés qui désamorcent les peurs du spectateur en le renvoyant à ses paradoxes. La référence au fascisme est la seule qui vienne à l'esprit de BRANCO et COMOLLI dans la mesure où marqués par le choc des idéologies du XX^e siècle, ils perçoivent cette perversion ultime du cinéma protestataire comme symptôme de la dégradation, voire de l'impossibilité du débat dans une société où les libertés fondamentales sont progressivement réduites. Ils adhèreraient certainement à la vision du sociologue Armand MATTELART qui dans son ouvrage *Globalisation de la surveillance* affirme voir partout « le règne sans partage de l'État mondial ou État unique fondé sur la surveillance des uns par les autres et érigeant la délation en acte civique. »

Il convient néanmoins de relativiser ou de mettre en perspective ces références au fascisme. Certes, dans de nombreux pays, aux Etats-Unis, en France, en Hongrie, en Italie, aux Pays-Bas, réapparaissent des thèses identitaires passablement éculées et qui bien que minoritaires, contaminent le débat public et influencent profondément les politiques sécuritaires, sociales et migratoires. Si ces thèses gagnent en influence, c'est surtout par l'attitude des droites néo-populistes menées par Vladimir POUTINE ou Viktor ORBAN à l'Est, Silvio BERLUSCONI ou Nicolas SARKOZY à l'Ouest... Et pendant qu'Angela MERKEL ou James CAMERON proclament haut et fort l'échec du multiculturalisme (déclarations qui réhabilitent et autorisent implicitement la xénophobie) monte dans nos sociétés une pulsion identitaire régressive, traduite quotidiennement dans notre environnement médiatique par les réflexes des commentateurs. Ainsi, on libère la parole islamophobe (Eric ZEMMOUR ou Claude GUEANT) et antisémite (Jean-Michel LARQUE ou Eric MAZET), si bien que l'on ne perçoit plus les limites de ce qui est ordinairement accepté comme transgressif. Et par ailleurs, on pratique des amalgames systématiquement racistes, explicitement ou ce qui est encore plus fréquent, implicitement - lorsque par exemple, il n'y a pas un seul commentaire relatif à la tuerie d'Utoya qui accole la qualité de terroriste à Anders Behring BREIVIK, extrémiste norvégien dont les pratiques criminelles sont pourtant totalement conformes à toutes les définitions que l'on puisse trouver du terrorisme, notion ainsi scrupuleusement réservée à la sphère musulmane...

Pourtant, la référence au fascisme paraît dépassée, ou plutôt elle ne suffit pas, elle est d'ailleurs en partie aveuglante. En réalité, ces films traduisent l'idée que la mondialisation alimente dans l'Ancien monde une sorte de fond commun populiste qu'on aurait autrefois qualifié de nationaliste. Elle constitue en cela un péril pour l'héritage humaniste européen. Hubert SAUPER ou Fernand MELGAR campent ainsi sur des positions altermondialistes (regardez ce que la mondialisation nous impose), des positions humanitaires voltairiennes (voyez ces pauvres diables) mais aussi culturellement défensives (c'était mieux avant). **C'est la fin d'un entre-soi**

synonyme d'opulence et de quiétude. Ces films illustrent la difficulté de rendre compte d'un monde en totale mutation, par le renversement de ses valeurs, de ses priorités, de ses idéaux. SAUPER et MELGAR s'efforcent de montrer les dégâts humains provoqués par ces logiques inégalitaires et discriminatoires mais ils le font selon leurs détracteurs avec une ambiguïté, une certaine complicité avec le système qu'ils dénoncent. Dès la fin des années 70, Luc MOULLET a parfaitement illustré en conclusion de son film *Genèse d'un repas* le paradoxe du cinéaste qui filme la misère mondialisée. Evoquant un tournage au Sénégal, MOULLET affirme : « *Même notre film participe à l'exploitation. Mes techniciens réclamèrent le seul hôtel de Machala à eau chaude, enrichissant un peu plus son propriétaire, un bananier bien nanti. Notre chauffeur était résigné à nous attendre des heures. Mon budget étant limité, je payais 50 francs les interviews dans le Tiers-monde, et 120 francs en France. Mais moi, je peux tirer du film un bénéfice moral et peut-être même matériel. Obsédé par mon film et la portée que je lui supposais, j'oubliais l'action immédiate que je pouvais avoir. Je préférais la fuite, tant on ressent à Dakar la honte d'être Français. Je marchais au milieu des rues les plus désertes pour éviter les rencontres, alors que j'aurais dû les rechercher. Beaucoup dorment dehors mais je laissais vide l'autre lit de ma chambre, craignant qu'on me vole ma subvention cachée sous un oreiller.* »

Les cinéastes confrontés à ce type de situations se trouvent facilement en contradiction avec eux-mêmes car le film échappe par définition à la misère qu'il représente. Produit mondialisé, locomotive de ce que l'anthropologue québécois Jean TARDIF appelle *l'hyper culture globalisante*, le cinéma participe bien souvent au populisme ambiant, à l'image du film de SAUPER qui joue volontiers sur des effets trash télévisuels. Et le discours de ces cinéastes paraît d'autant plus confus qu'il se situe précisément sur cette crête qui marque depuis quelques années la migration des thèses altermondialistes venues de l'extrême-gauche vers l'anti-mondialisme de l'extrême-droite. **Ou comment nos sociétés ont remplacé les idéaux émancipateurs hérités des Lumières par un individualisme sans limites, nécessairement menacé par le maigre partage que suppose la société globalisée. Car tout cela se déroule sur fond de cannibalisme social et de tensions identitaires et sécuritaires. Difficile de rendre compte d'un tel changement d'époque, où l'action politique et les ressources démocratiques mêmes paraissent à bout de souffle...** Francis LACASSIN a eu une très bonne formule lorsqu'il a préfacé le texte de Jack LONDON intitulé *Peuple de l'abîme*, témoignage journalistique sur la misère prolétarienne londonienne datant de 1903. LACASSIN disait y voir le constat de la « *carence du régime capitaliste, son impuissance à assurer l'épanouissement de la personnalité humaine qui est pourtant son constant alibi.* » On ne saurait mieux dire...

Vincent LOWY

Professeur à l'Institut Européen de Cinéma et d'Audiovisuel (Nancy 2) et réalisateur.

Bibliographie :

Cinéma et mondialisation, une esthétique des inégalités, Vincent Lowy - 2011, Le Bord de l'eau éditions

3e trimestre 2011

Lettre n°54

Ref. : Culture